

JEANNE BENAMEUR

L'enfant qui

roman

ACTES SUD

*À John Berger,
pour le partage toujours vivant.*

Dans ta tête d'enfant, il y a de brusques ciels clairs arrachés à une peine lente, basse, impénétrable. Ta mère a disparu. Elle avait beau ne jamais être complètement là, c'est à son odeur, à sa chaleur, à ses mains silencieuses que tu prenais appui pour sentir que tu existais vraiment.

Maintenant tu te tiens comme tu peux. Sur une crête. D'un côté, les cris du père. De l'autre, le silence. Abrupt.

Toute ta vie désormais au bord de quelque chose qui n'a pas de nom. Dans le monde, ta place s'est réduite. Est-ce qu'elle va s'amenuiser encore? Faudra-t-il pour y tenir que tu te réduises juste à un point? À un trait? Tu ne connais pas encore les peintures des maîtres chinois, l'encre déposée par le pinceau, à peine une trace, et le vide. Si tu les connaissais, tu saurais que maintenant, c'est toi.

Mais il y a ton corps. Même si tu t'apprends à respirer en laissant le moins d'air possible entrer entre tes côtes. Tous tes os sont là. Tant que la

vie est là, ils résisteront. Tu ne peux rien contre les os. Tu sens cette défaite-là et tu sens sourdement, plus loin au fond de toi, que c'était déjà la défaite de ta mère.

Reste immobile, n'aie pas peur du gouffre. Le temps va passer. Tu peux te balancer lentement, doucement. La lumière n'entrera dans la cuisine qu'en plein midi, jusque-là tu peux rester dans la clarté tamisée par les grands arbres, avec encore quelque chose de la nuit autour de toi, qui t'apaise. Je te vois, debout devant la fenêtre, le regard perdu, ou à la table, assis, devant ton petit bol bleu.

Tu es seul comme peut l'être quelqu'un dans un tableau.

Je voudrais poser ma main sur tes cheveux. Si je ferme les yeux, je peux les sentir, très doux, même si aucun peigne n'a raison de tes boucles emmêlées. La paume de ma main les effleure. Tu peux croire que c'est juste de l'air qui passe par les vitres mal jointes.

Tu poursuis ta contemplation. Une feuille d'arbre portée jusqu'au sol par le souffle du vent, la poussière suspendue dans la lumière, qui retombe

juste au coin de ton œil. Tu suis du doigt sur le carreau un chemin que toi seul discernes.

Le mouvement lent des choses t'appelle.

Alors, je sais que, sans bruit, tu vas te mettre en route.

Ta grand-mère chantonne à l'arrière de la maison, dans le pré. Ta grand-mère chantonne toujours et tu aimes son bourdonnement. Collé contre sa hanche, tu le laisses pénétrer jusque dans ta poitrine. Son bourdonnement se joint à ton propre souffle, élargit peu à peu ton regard, ta poitrine d'enfant. Alors tu entends la rivière qui coule là-bas, loin. Même si tout le monde dit que c'est impossible d'entendre la rivière de si loin, je sais que tu l'entends. Tu serres fort le tablier.

Soudain, tu sens venir l'appel. Impérieux. Fuir. Vite vite. Les pieds lancés soudain sur le chemin, tu es parti.

Ta grand-mère en reste tout hébétée. Elle ne sent plus ta tête sous son bras. Envolé. Elle n'arrivera décidément jamais à saisir le moment précis. Tu la laisses, plantée là, les bras ballants. Surprise chaque fois. Dans sa tête se bousculent les mots Ne rentre pas trop tard. Et où vas-tu encore? Gare au père si tu reviens tout crotté! Tant de choses qu'il faut dire aux enfants. Mais toi.

Tu cours. Tu cours. Qu'aucun regard n'ait le temps de se tourner vers toi, que ton visage ne soit capté par aucune pupille. Depuis combien de temps les yeux de ta mère ne se sont-ils plus posés sur toi? Depuis combien de temps plus de mère? Le calendrier compte par jours par mois par années. Toi, tu ne sais pas. Tu vis juste avec les moments obscurs, les moments clairs. Le temps dans ta tête trouve sa place comme il peut, comme l'espace se faufile entre les arbres de la forêt.

Le visage de ta mère, parfois, tu le perds. Tu n'as pas encore appris à le retrouver sur une icône lointaine, près d'une mer très bleue, ou levant un tendre regard dans un tableau de la Renaissance italienne. Tu t'affoles. J'entends ta respiration. Elle butte sur quelque chose de dur dans ta poitrine. Tu cours tu luttas contre ce qui durcit, là, une pierre. Entre tes côtes, l'air siffle et se serre. Alors tu sens que tu es toujours vivant. Par la douleur. C'est une rude façon mais c'est la seule que tu possèdes.

Ta grand-mère a encore les yeux tournés vers là où tu as disparu. Les paroles qu'elle n'a pas pu te dire volettent autour d'elle, s'éparpillent, ne trouvent nulle part où se poser, s'égarer. Et elle ne parvient plus à retourner à ses tâches. Il lui faut un temps avant de retrouver sa tête, comme elle dit.

Tu es déjà loin.

Avec quoi protège-t-on un enfant comme toi?

Ton père au retour criera encore Mais qu'est-ce qu'on va faire de lui? Hein?

Puis il tapera quelque chose contre le bois de la table, son poing ou le pot à tabac, pour que ça continue à résonner quand il arrêtera de crier. Il a besoin de ça. Ensuite il ruminera des paroles indistinctes, laissera sa fureur faire une boule de son de plus en plus près de sa bouche. Puis plus rien. Il se lèvera, claquera la porte. Les bruits du dehors lui suffiront pour remiser ses cris. Son silence, quand il marchera, sera lourd.

Où as-tu fui?

Est-ce qu'un jour on te perdra, toi aussi?

Tu arrêtes de courir seulement quand tu entends, tout près de toi, le halètement du chien. Le chien te rejoint toujours, tu ne sais pas comment. Tu ignores d'où il vient. Ni laisse ni collier. Simplement, à un moment, il est là. Il marche près de toi et tu sens sa présence sans même avoir à le regarder. Tu ne le caresses pas tout de suite. Tu attends. Quand le chien te dépasse puis s'assoit au milieu du chemin, alors c'est le moment.

Tu te mets à sa hauteur, les yeux dans les yeux, vous vous fixez. Il faut du temps pour que le chien entre dans ta tête d'enfant. Dès que tu sens le frémissement, parfois aussi léger qu'un souffle de rien, tu te relèves. Tu n'es plus seul. Et ton corps ne te pèse plus.

Ce n'est pas toi qui caresses le chien, c'est le chien qui glisse sa grosse tête sous ta main d'enfant.

Vous marchez tous les deux.

C'est comme si tu mettais ta main dans celle de quelqu'un.

Quiconque te regarderait verrait bien pourtant que tu es un enfant qui marche tout seul, une main caressant l'ombre.